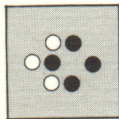


Harry Mathews

Le Verger



P.O.L

Le Verger

Une première édition du Verger destinée aux amis de l'auteur et de l'éditeur, a été tirée, en janvier 1986, à 200 exemplaires numérotés et signés.

Harry Mathews

Le Verger

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L. éditeur, 1986
ISBN : 2.86744-067-X

Avant-Propos

En 1970, l'Américain Joe Brainard, qui s'était déjà fait connaître en tant que peintre, publia I remember, le premier fascicule d'une série qui illustra brillamment un nouveau genre autobiographique. J'en fis à Georges Perec un compte rendu sans doute erroné mais mon inexactitude devint pardonnable dans la mesure où elle l'amena à entreprendre Je me souviens — œuvre bien moins intime que celle de Brainard — qui parut quelques mois avant La Vie mode d'emploi.

Quelques semaines après la mort de Georges Perec, je repris pour mon compte et à son sujet la formule de son livre, non pas pour lui rendre hommage ni pour puiser dans le passé mais pour faire face, par l'écriture aussi, à l'accablement qui à ce moment-là assaillait beaucoup d'entre nous. Pendant quelques mois, j'écrivis par jour un ou deux Je me souviens de Georges Perec, ne cherchant à être ni perspi-

cace ni exhaustif, acceptant tout ce qui se présentait comme s'il s'agissait de cailloux déposés par une mer turbulente, chacun à peser et à placer : je n'en étais jamais délivré mais au moins j'arrivai à nommer peu à peu les fragments de ce tumulus lamentable qui s'amoncelaient.

Un jour, j'ai oublié de continuer ; puis je me suis définitivement arrêté, à part deux ou trois rajouts tardifs, ne revenant sur ces pages que pour leur donner une ordonnance un peu plus conforme aux goûts de celui dont elles parlent (c'est-à-dire un peu moins arbitraire). Elles représentent néanmoins un parcours suivi par à-coups, n'allant nulle part, et tristement occasionnel.

Je me souviens d'avoir plus d'une fois rejoint Georges Perec dans l'autobus ou le métro. Il se mettait toujours à côté d'une fenêtre ; je le reconnaissais de loin : sa coiffure « afro » et sa barbiche donnaient à son visage le rayonnement d'un masque primitif.

Je me souviens qu'on me disait de Georges Perec, avant que je le connaisse, qu'il « aimait bien rigoler ». J'ai trouvé un homme désespéré. Pourtant, au milieu des réunions, il faisait calembour sur calembour, de façon presque obstinée. Sa « rigolade » était plutôt un moyen inoffensif de tenir les autres à distance.

Je me souviens de mon agacement, après la mort de Georges Perec, quand on me demandait s'il fumait beaucoup. Sa mort était si inadmissible qu'on n'avait pas le droit de l'expliquer par une chose aussi banale. Plus tard, ses médecins dirent à Catherine B. que sa tumeur pulmonaire ne devait rien au tabac ; plus tard encore, j'appris que son mal était le type même du cancer des fumeurs.

Je me souviens d'avoir demandé à Georges Perec, fana du vélo dans le passé, pourquoi il était tellement plus facile de maintenir sa vitesse quand on était « dans la roue » d'un autre coureur. Y avait-il une explication mécanique, ou psychologique, ou les deux à la fois ? Il répondit qu'il n'y avait rien à expliquer — on comprenait la chose ou on ne la comprenait pas.

Je me souviens de mon arrivée en gare d'Austerlitz avec Georges Perec, en été 1975. Bien qu'il ne cherchât qu'elle des yeux, il ne vit pas Catherine B. au bout du quai où, solitaire et belle, elle l'attendait. J'ai dû la lui montrer du doigt.

Je me souviens de Georges Perec sur la

plage de l'Ile de Ré. Sa peau supportant mal le soleil, il était revêtu d'un burnous à capuchon de coton blanc qui le faisait ressembler à un émir du pétrole. (Pendant un voyage aux Seychelles, il fut pitoyablement brûlé.)

Je me souviens d'avoir demandé à Georges Perec de ne point me parler de « *53 jours* » pendant qu'il y travaillait. Je voulais que le livre achevé me réserve la surprise absolue.

Je me souviens des jugements étonnamment sévères que Georges Perec portait sur ceux qu'il n'aimait plus. A un vernissage il traita Q.O. de « faux cul ». D'autres subissant le même sort : N.Y., I.W.

Je me souviens d'avoir discuté avec Georges Perec des mérites des différents rasoirs jetables. Quand j'ai adopté le modèle Gillette à deux lames, il fut heureux de reprendre ma réserve de Wilkinsons, prudemment amassée depuis quelques mois.

Je me souviens d'avoir bu du château

canon 1929 avec Georges Perec dans un restaurant proche de mon appartement où nous travaillions par un pluvieux dimanche d'hiver. Le château canon coûtait cent trente francs (cela se passait vers 1972). Georges déclara que jamais il n'avait payé ni ne paierait une bouteille de vin si cher. A force de comparaisons avec les années et les prix des autres bordeaux sur la carte, je l'ai convaincu que celui-ci était une affaire. Finalement, nous en bûmes deux bouteilles.

Je me souviens d'avoir dîné à Paris avec Georges Perec au Balzar, au Bar du Pont-Royal, chez Benoît, au Vaudeville, au Train bleu, à l'Epi d'or, chez Marty, Chez Yvonne, au Buisson ardent, aux Fleurs, au Terminus nord, chez Julien, au Pavillon du Lac, à Sel et Poivre, au Palmier en zinc, chez Beckett, chez Dédé dans la rue Linné et dans un autre endroit minuscule en face, à la brasserie de la Closerie des Lilas, au Pactole, à la Gauloise, à Tan Dinh, à l'Alsace à Paris, à la Chope d'Orsay, chez Gérard.

Je me souviens de Georges Perec prétendant ne pas être Georges Perec quand une jeune inconnue s'adressa à lui au cours d'un déjeuner à Orsay : il était agacé d'être reconnu. Quelque temps après, je prenais un café avec lui dans la brasserie d'un

supermarché des environs de Grenoble quand une serveuse lui demanda poliment s'il n'était pas Georges Perec. Ni content ni mécontent, il reconnut que c'était bien lui. Je lui demandai alors si cela lui arrivait souvent : « Plusieurs fois par semaine. » Il ajouta qu'on voyait sa photo dans chaque numéro du *Point*, que récemment il était passé plusieurs fois à la télé : on oubliait difficilement son visage.

Je me souviens de Georges Perec très content du papier « Essuitout » : « Ça essuie vraiment tout ! »

Je me souviens d'avoir ouvert la séance de l'Oulipo qui suivait la mort de Georges Perec en demandant qu'un blâme unanime soit voté contre lui pour nous avoir si impardonnablement abandonnés.

Je me souviens de mes désaccords avec Georges Perec en matière de films : *Putney Swope* (« Mais c'est une merde ! »), *Avanti!* (« Mais c'est fantastique ! »), et peut-être de façon générale les films de Truffaut.

Je me souviens d'être passé en voiture avec Georges Perec devant la piste où il allait skier quand il était petit — était-ce celle des Bains ou l'autre, plus loin, quand on longe la route où il habitait ?

Je me souviens d'avoir mangé au restaurant avec Georges Perec à La Balme-de-Rencurel ; sur la route d'Albany ; plusieurs fois à Orsay pendant une semaine Oulipo ; à Bennington ; à Grenoble ; à Chambéry ; à Saulieu.

Je me souviens qu'à notre dernier déjeuner, Georges Perec me pria de ne pas fumer. Il avait renoncé au tabac quelques jours auparavant et voulait éviter toute tentation.

Je me souviens de Georges Perec souriant comme un fou pendant qu'il dansait un jerk effréné avec Catherine B. dans l'appartement d'Andy Warhol prêté à Renaud C. pour une fête. Enfin, trempé de sueur, Georges demanda à prendre une douche. Peu après, il réapparut parmi nous, vêtu d'un seul drap de bain noué à la taille. Il était irrésistible.

Je me souviens de l'admiration que Georges Perec portait à Robert Scipion. Quand on l'interrogeait sur les mots croisés, il citait invariablement comme définition cruciverbiste exemplaire le « faire du vieux avec du neuf » de Scipion (« nonagénaire »).

Je me souviens d'avoir trouvé avec Georges Perec la maison où il vécut à Villard-de-Lans (à la sortie est du bourg, à gauche, avant le chemin de La Moraine) et de n'avoir pas pu trouver celle où il vécut à Lans-en-Vercors.

Je me souviens des mauvaises dents de Georges Perec. Il les laissa se détériorer pendant les années où il ne s'aimait pas. En 1975, il commença à voir un dentiste (une femme, je crois) pour les faire soigner, épreuve longue et fastidieuse qu'il supporta vaillamment.

Je me souviens de Georges Perec lors de notre première rencontre au Bar du Pont-Royal : il but cul sec cinq Wyborowa. Je suivis son exemple puis nous allâmes dîner à la Chope d'Orsay pour nous saouler davantage au vin rouge.

Je me souviens d'une rencontre avec Georges Perec à la Chope d'Orsay l'année suivante. Nous n'étions pas à la même table (il dînait peut-être avec Jacques L.). Lorsqu'il s'approcha de moi, il releva sa manche gauche pour dévoiler deux marques parallèles de coupures faites au rasoir. Il avait l'air d'un écolier montrant un mauvais bulletin à ses parents.

Je me souviens de ma jalousie quand Georges Perec me disait qu'il était pris pour dîner avec quelqu'un d'autre : « C'est un copain », me disait-il en citant un nom qui m'était inconnu. (Je lui parlais de tous mes amis.) Je me demandais si j'étais moi aussi « un copain » ou seulement l'ami américain.

Je me souviens que Georges Perec m'appela à Lans pour m'apprendre, avec un calme étudié, que Raymond Queneau était mort. Les larmes seraient pour plus tard. Nous venions de perdre l'homme qui autorisait nos vies en tant qu'écrivains — un père digne de confiance, irremplaçable. Je sus par la suite que ce soir-là, chacun de nous avait relu les poèmes de Queneau sur la mort, les mêmes que nous nous étions lus à haute voix quelques semaines auparavant.

Je me souviens de Georges Perec en train de manier la pelle dans la cour enneigée de ma maison de Lans, juste assez longtemps à l'ouvrage pour que M. C. puisse le photographeur.

Je me souviens de Georges Perec en train de boire du château lapelleterie au Balzar et du beaune grèves « vignes de l'enfant Jésus » chez Marty.

Je me souviens de Georges Perec disant :
« C'est chiant comme la mort. »

Je me souviens de la calvitie de Georges Perec, comme un affleurement de rocher dans une forêt dense.

Je me souviens de Georges Perec en train de gratter sa barbiche.

Je me souviens de l'enthousiasme de Georges Perec quand je faisais du bon travail en écrivant directement en français et de sa délicatesse pour me conseiller de

laisser tomber ce qui était d'une qualité douteuse.

Je me souviens que Georges Perec avait une patience infinie envers tout travail qu'avait animé un sens quelconque de la beauté et qu'il s'impatientait devant tout travail dénué de ce sens-là. Il ne supportait pas Janaček.

Je me souviens du moment où Georges Perec a abandonné les cigarettes pour les cigarillos (il continua d'avaler la fumée, toutefois « le moins possible »).

Je me souviens que Georges Perec disait qu'une tartine beurrée était la meilleure chose au monde. Son petit déjeuner comportait d'habitude une tartine et du café au lait.

Je me souviens des yeux de Georges Perec : grands, verts, beaux.

Je me souviens que Georges Perec m'a



9 782867 440670

ISBN : 2-86744-067-X
F 10067 6-86

45 F TTC